

MARCEL CONCHE OU LE REGARD SCEPTIQUE

Sébastien Charles

P.U.F. | *Revue philosophique de la France et de l'étranger*

2004/1 - Tome 129
pages 59 à 67

ISSN 0035-3833

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-philosophique-2004-1-page-59.htm>

Pour citer cet article :

Charles Sébastien, « Marcel Conche ou le regard sceptique »,
Revue philosophique de la France et de l'étranger, 2004/1 Tome 129, p. 59-67. DOI : 10.3917/rphi.041.0059

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

MARCEL CONCHE OU LE REGARD SCEPTIQUE

Une philosophie est un regard, c'est-à-dire une manière de voir le monde. Marcel Conche nomme *métaphysique* ce regard philosophique compris en tant que discours sur la réalité dans son ensemble. Discours singulier, puisqu'il procède d'un regard individuel, mais qui, parce que philosophique, se pense sous la catégorie de l'universel, celle qui caractérise la raison, et vise le vrai. C'est ce qui distingue son entreprise de celle du scientifique, qui cherche également à tenir un discours vrai, mais non sur l'ensemble de la réalité. Or, puisque tout discours métaphysique renvoie en dernière analyse au regard philosophique qui le fonde, il n'existe de métaphysique qu'au pluriel. Ce qui implique l'impossibilité pour tout métaphysicien de démontrer que sa métaphysique est la seule possible. Tel est le scepticisme méthodologique et épistémologique de Marcel Conche, qui justifie son scepticisme ontologique, sans pour autant conduire à un scepticisme absolu, le domaine de la morale et de la politique étant à l'abri de toute indécision.

Scepticisme méthodologique d'abord, car il s'agit de penser hors des sillons tracés par les systèmes dogmatiques si l'on veut philosopher librement, au singulier. Et notre époque s'y prête, ayant par là quelques affinités avec la période hellénistique, époque marquée par un changement de paradigme profond incarné par la figure d'Alexandre qui bouleverse le monde grec et le remodèle à son image, faisant s'évanouir les repères traditionnels et les références philosophiques sur la nature de l'homme (le barbare devient l'égal du Grec ; Alexandre l'égal des dieux), du bien et du mal, du droit et du juste (dictés par l'arbitraire princier), bouleversement dont Pyrrhon a été le spectateur privilégié. De même notre présent,

caractérisé par la « mort de Dieu » et l'épuisement des philosophies systématiques, fait en sorte que nous retrouvons le souci des philosophes hellénistiques de penser la vie singulièrement sous l'horizon indépassable de la mort.

Au niveau épistémologique, le scepticisme paraît insurmontable si l'on tient compte de notre finitude indépassable. La connaissance philosophique a pour objet de nous fournir un savoir empreint de certitude sur la vie. Or, les grandes questions que se posent les hommes à son sujet, qui sont des questions philosophiques, et dont la plus importante est celle qui concerne le statut à accorder à ce qui en est la négation, à savoir la mort, ne peuvent que rester ouvertes. Cela implique qu'il n'y aura jamais de connaissance philosophique définitive et que le système philosophique est un leurre. Construire un système, c'est choisir d'arrêter le questionnement et de réifier des convictions réelles en certitudes absolues. Or, cela n'est plus possible. Le temps des dogmatismes et des systèmes est désormais clos, l'instabilité du monde ne permet plus que des regards partiels et non englobants, toujours différents et à jamais inconciliables. Idéalisme et matérialisme proposent bien des réponses différentes à la question de la mort et de la vie possible après la mort, mais elles ne peuvent emporter la conviction. Ces questions étant sans réponse définitive, la philosophie ne peut donc pas prétendre au titre de science parce qu'elle n'est pas apte à donner à l'homme une pleine et entière signification de sa condition d'être mortel. Mais d'autres le sont tout autant, concernant la nature, l'être ou l'homme lui-même, qui laissent exister un certain nombre d'ombres à jamais privées de lumière. D'autant plus que « la nature d'une question philosophique pourrait bien être moins d'appeler une réponse que d'entraîner à de plus profondes questions »¹.

On pourrait objecter à Conche qu'il est paradoxal de refuser toute connaissance philosophique universelle au plan théorique et d'en appeler à l'universalité des droits de l'homme au plan pratique comme il le fait. Ou bien encore de concéder qu'il est possible dans un dialogue supposant la bonne foi des participants de s'entendre sur des problèmes moraux alors que cela ne l'est plus quand il s'agit de propositions métaphysiques. Mais c'est qu'il s'agit là pour Conche de niveaux différents, à jamais indissociables. On peut s'entendre sur le bien, et parvenir à un consensus rationnel, pas sur

1. Marcel Conche, *Orientation philosophique*, Paris, PUF, « Perspectives critiques », 1990, p. 100.

le vrai, parce que les questions qui s'y rattachent n'ont pas de solution au plan phénoménal.

Cette disjonction entre le vrai et le bien s'explique avant tout par la conception que se fait Conche de la métaphysique et de la philosophie, appréhendées comme recherche de la vérité au sujet du Tout de la réalité, conception qui lui paraît rompre avec la définition classique de la philosophie. En effet, la définition classique de la philosophie, qui s'inspire de son étymologie (« amour de la sagesse ») ne peut plus avoir cours quand la sagesse n'est plus possible¹ quand vrai et bien ne se rejoignent plus. Cela s'explique par le fait que la sagesse, au sens traditionnel du terme, impliquait un rapport authentique au monde, un savoir-être qui était en même temps un savoir-faire, une adéquation intime entre l'ordre du penser et l'ordre du faire. Le sage ne disait pas seulement le vrai ou le bien, il en était le modèle concret. Or, une telle *sophia* est hors d'actualité dans notre monde où le scepticisme est devenu la norme et où repères et modèles ne jouent plus leur rôle. En effet, notre époque se caractérise par l'acceptation par l'homme de l'essentielle ignorance de sa condition, du simple fait d'être au monde, d'y vivre et d'y mourir, et par le fait que le sens manque, du moins au niveau global (il n'y a plus de monde sensé et rassurant où règne une stabilité sociale et politique, plus d'histoire ou de providence consolatrices, et le collectif s'est désagrégé face au primat individualiste). Seulement, ce sentiment qui est le nôtre aujourd'hui n'est pas un simple constat de cynique désillusionné ou désabusé, il est, pour Conche, devenu l'essence même de la philosophie contemporaine.

Scepticisme dans la méthode, ensuite. Et comment en irait-il autrement ? « Il est clair que l'homme ne pourra jamais saisir le Tout de la réalité sur le mode de la connaissance, et que l'homme ne saura jamais ce que mourir veut dire. Sinon, le temps de la religion serait définitivement révolu, et la foi aurait cédé la place à l'intelligence »². Puisque la vérité absolue et universelle est aujourd'hui considérée comme inaccessible, puisque les philosophes eux-mêmes ont pris conscience que la construction de l'édifice philosophique n'a pas de fin puisque nulle vérité ne viendra achever le chantier en cours et que les philosophies sont nécessairement plurielles, on peut en conclure à la nécessaire disjonction entre science et métaphysique. Cela s'explique également par le fait que les ques-

1. Cf. l'article de P. Orozco dans ce recueil.

2. Marcel Conche, « Quelle philosophie pour demain ? », *L'enseignement philosophique*, 52, 3, 2002, p. 28.

Revue philosophique, n° 1/2004, p. 59 à p. 67

tions métaphysiques sont insolubles et que la métaphysique n'est en rien une science rigoureuse puisqu'elle est incapable de prouver quoi que ce soit, elle qui ne peut qu'argumenter en vue de la persuasion et non démontrer en toute certitude. Et d'ailleurs, sur ce point, les arguments métaphysiques n'ont que le poids qu'on leur accorde, rien de plus. La preuve en est que, si Aristote avait eu raison en métaphysique, nous serions tous aujourd'hui aristotéliens. La réfutation par l'absurde a ici valeur de démonstration. Ce qui signifie qu'une métaphysique ne convainc que par sa valeur persuasive, et que les métaphysiques sont mutuellement exclusives et irréfutables.

C'est parce que les philosophes modernes ont pensé la métaphysique sous le modèle de la science qu'ils ont manqué l'essence même de la philosophie et ont abouti à des systèmes de pensée exclusifs et totalitaires. Marcel Conche lui-même s'est laissé prendre au départ par le mirage d'une métaphysique ayant une certitude identique à celle de la science¹ – illusion que la lecture des *Essais* permettra de dissiper relativement tôt, quand il comprendra avec Montaigne que la nature de la philosophie n'est pas de penser sur fond de certitude avec le savoir comme finalité, que son objet est autre que celui de la science, et que l'univers du métaphysicien n'est pas celui du savant. La métaphysique a pour objet l'ensemble des choses (elle est parente, sur ce point, de la poésie) ; la science a seulement pour fonction d'en comprendre et d'en expliquer certains mécanismes.

L'ambition de la métaphysique est donc bien différente de celle de la science, à la fois plus vaste et plus limitée : plus vaste, parce qu'il s'agit de penser la nature dans son ensemble ; plus limitée, parce que nous ne pouvons connaître ou comprendre adéquatement l'infinité naturelle même si nous pouvons tâcher de nous en faire une idée, un peu comme on tente de cerner une ville en la regardant de plusieurs endroits à la fois. Le Tout de la réalité, objet de la métaphysique, ne nous est pas donné, il est à penser. Puisqu'il y aura toujours de l'inconnaissable et de l'incompréhensible, puisque les deux notions de « Tout » et de « réalité » posent problème, on en conclut que prétendre dire le vrai avec assurance en métaphysique est chose impossible, voire, parfois, dangereuse, puisque tout dogmatisme est intrinsèquement totalitaire. Ce qui ne veut pas dire que la métaphysique n'ait aucun intérêt, simplement elle doit être ramenée à sa juste

1. Voir l'aveu qu'il en fait dans sa *Confession d'un philosophe. Réponses à André Comte-Sponville*, Paris, Albin Michel, coll. « Itinéraires du savoir », 2003, p. 65.

dimension et être bornée à ce qu'elle est réellement, un simple regard philosophique sur le monde, propre à chacun. Force est de constater que le scepticisme, au plan métaphysique, se révèle ainsi indépassable. Les derniers travaux de Conche, qui s'acheminent vers l'idée d'une philosophie universelle, ou plutôt universalisable, et œcuménique, ne dérogent pas à cette analyse puisqu'ils maintiennent l'idée que chaque philosophe a sa propre vision du réel et qu'il est impossible de clore le processus philosophique. Philosophier ne se comprend donc que sur fond d'incertitude. Voilà pour la méthode, sceptique parce que singulière.

Le scepticisme méthodologique et épistémologique de Marcel Conche conduit à un nihilisme ontologique, un nihilisme de l'être, celui de Pyrrhon, non à un nihilisme de l'étant, position adoptée par Montaigne – nous y reviendrons –, encore moins à un nihilisme moral, politique ou encore esthétique. Le nihilisme ontologique trouve chez Pyrrhon son fondement dans une philosophie de l'apparence pure, qui ne se réduit pas à un phénoménisme trivial, interprétation qui fut celle de Sextus Empiricus, où être et paraître s'opposent, et où seul le paraître nous est accessible. Or, favoriser une telle opposition, c'est faire le jeu du dogmatisme puisque c'est penser en ses termes. La nature des choses reste inconnue, mais il est sous-entendu qu'il y a une nature des choses, une vraie réalité, un arrière-monde, dont le monde des phénomènes n'est que la copie imparfaite. L'intérêt de l'interprétation conchienne est d'envisager la thèse de Pyrrhon comme un refus net de cette séparation ontologique entre être et paraître. « Si la notion d' "être" s'évanouit, ce qui s'évanouit aussi, c'est la notion d' "apparence" en tant que l'un des pôles de la relation duelle apparence-être. Qu'est-ce à dire ? Ce qu'il y a (l'ensemble des choses), même si cela ne peut être dit *être*, n'est pourtant pas absolument rien. De là une nouvelle notion : le *φαινόμενον* comme ni apparence-*de* (d'un "être"), ni apparence-*pour* (pour un "être", le sujet), mais apparence qui ne laisse rien hors d'elle : apparence universelle ou absolue »¹.

Tout est alors réductible à l'apparence, à ces images éphémères que le temps va bientôt emporter, et l'universalité de la mort s'impose comme seule intuition probante. Face à ce flux d'apparences incessant, la connaissance certaine, qui suppose une certaine forme de stabilité, est bien évidemment unimaginable. Le pyrrho-

1. Marcel Conche, *Pyrrhon ou l'apparence*, Paris, PUF, « Perspectives critiques », 1994, p. 8.

Revue philosophique, n° 1/2004, p. 59 à p. 67

nien s'en tient à une complète indifférence, rien n'étant plus ainsi qu'autrement, et à une complète insensibilité, ce qui a pour corrélat une paix intérieure réelle et une sérénité pleine et entière. Il ne juge pas, ne condamne pas, ne prend pas parti et ainsi vit-il à l'écart des troubles qui pourrissent la vie des autres hommes. Nihilisme radical et total, ou presque, puisqu'il épargne seulement l'éthique – il n'est pas indifférent en effet au fait d'atteindre ou non l'ataraxie – qui, si l'on met de côté la dimension morale, est aussi celui de Marcel Conche.

Mais cette proximité de pensée n'empêche pas les différences, dont trois paraissent essentielles. La première différence porte sur la finalité de l'entreprise sceptique. Chez Pyrrhon, elle a pour fonction de parvenir au bonheur, ce qui en fait une sagesse. Chez Conche, elle a pour but la vérité, ce qui en fait une philosophie. La deuxième différence porte sur la limitation du modèle pyrrhonien. En réduisant l'être à l'apparaître, Pyrrhon a tendance à englober les êtres, à faire en sorte que le temps ne leur laisse que le temps de passer et non d'être. Que les êtres passent et s'effacent, soit, mais le réel ne se réduit pas à cela, car il existe des choses qui ne passent pas (le temps, le devenir, la mort), dont la Nature, dans son éternité créatrice, est la manifestation la plus exemplaire. Le regard de Pyrrhon s'arrête à l'évanescence, à l'apparent, et cela se comprend quand on envisage la nature sur le long terme, dans l'immensité du temps. Or, nous ne vivons pas dans un temps immense mais dans un temps rétréci, celui du quotidien, dans lequel nous croyons que les choses sont, et que la question de l'être a du sens. Ainsi, si l'on se place du point de vue de l'éternité de la nature, du temps immense, l'existence de toute chose paraît bien fugace et cantonnée au statut d'apparence sans durée alors qu'elle ne l'est plus au niveau du temps rétréci, celui des hommes, où les « êtres » paraissent bien réels et non simplement apparents. Et il existe bien une passerelle entre temps immense et temps rétréci : l'éternité. Dans le temps immense, les êtres peuvent prendre la figure de simples apparences, rien pourtant n'empêchera qu'ils aient été, et cela éternellement. L'éternité est bien ce qui caractérise à la fois ce qu'englobe et ce qui est englobé. La troisième différence concerne l'extension nihiliste quasi universelle chez Pyrrhon (exception faite de l'éthique), qui n'est que réduite à l'ontologie chez Conche. Au plan esthétique, politique et surtout moral, Conche est loin d'être nihiliste, et il est là du côté de Montaigne, non de Pyrrhon.

La proximité avec Montaigne est avant tout de méthode, même si historiquement la fin de la Renaissance et la fin de notre moder-

nité sont toutes deux caractérisées par la prise de conscience de l'inachèvement essentiel de la philosophie. Montaigne et Conche s'entendent au niveau méthodologique, ils partagent une approche antisystématique et antidogmatique qui n'est compatible qu'avec le scepticisme, ou plutôt avec le pyrrhonisme, qui leur permet de penser dans le risque et l'incertitude. La méthode de Montaigne est celle d'un philosophe de l'apparence pure pour qui la signification de la pensée n'est pas la connaissance, puisque les choses sont sans cesse différentes, tout comme celui qui les considère, et qu'il est impossible d'obtenir une vue d'ensemble de quoi que ce soit. C'est un type de pensée à la fois essentiellement dubitatif et combatif, puisqu'il existe des dogmatiques, qui fait de la raison son étendard et de la tentative, de pensée ou de vie, son guide. On est encore ici en terre pyrrhonienne. Mais là où Montaigne quitte le chemin menant à Élis et emprunte le sien propre, c'est quand il s'agit de redonner du poids au jugement, et Marcel Conche a, à son tour, bifurqué sur la même voie. Juger, c'est donner une valeur subjective aux choses (qui, en elles-mêmes, n'en ont aucune), c'est rompre avec le conseil de Pyrrhon qui dit qu'« il faut être sans jugement, sans inclination d'aucun côté, inébranlable » et abandonner ainsi son nihilisme radical. Et Montaigne ne se prive pas de juger et d'agir, sans pour autant se leurrer sur le poids de ses jugements et de ses actions et en faire des références incontournables. Car là est le danger dogmatique. C'est toujours au nom de jugements réifiés en vérités que les dogmatiques prétendent imposer leur point de vue exclusif et récuser celui des autres.

Si Marcel Conche s'est retrouvé en Montaigne, s'ils ont porté tous deux un regard fraternel sur le monde, partageant un scepticisme philosophique identique, un même souci de la condition mortelle, un esprit de tolérance commun, un conservatisme politique et un rigorisme moral assez proches, leur vision n'en est pas moins différente. C'est que, d'abord, comme Pyrrhon, Montaigne est plus soucieux de sagesse que de philosophie, de bonheur que de vérité. Ensuite, même s'il l'écarte dans l'exercice philosophique que constituent les *Essais*, Montaigne conserve en arrière-plan l'idée de Dieu. Son nihilisme est ontique – nihilisme de l'étant –, non ontologique – nihilisme de l'être. Les êtres s'épuisent dans leur apparaître, du moins en va-t-il ainsi pour l'homme qui les observe, mais non pour Dieu. Bien sûr, cet aspect des choses, qui leur confère une essence, n'est pas mentionné dans la recherche philosophique de Montaigne, qui se fait du côté de l'homme, non de Dieu, dont on ne peut rien dire sinon qu'il est, mais il n'en est pas moins présent. Ce qui fait

que le scepticisme ontique de Montaigne n'est pas parfaitement adéquat à celui, ontologique, de Pyrrhon ou de Conche, même s'il s'en rapproche plus que celui, phénoméniste, de Sextus Empiricus. Avec « Montaigne, on a le pur paraître *apparemment* sans fond »¹ mais l'*apparemment* est encore de trop. Le scepticisme méthodologique et épistémologique s'achève en scepticisme ontologique.

Doit-on pour autant se condamner à la suspension du jugement, à l'inaction, voire à l'aphasie ? Ce serait nier la vocation du philosophe, capable de penser et d'agir en terrain miné par le scepticisme et cherchant sans cesse à repousser les bornes du savoir humain. Comme le disait déjà Pascal, « nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme »². Que le savoir ultime sur le monde ne soit pas accessible au philosophe, que la Vérité, comme l'a dit Démocrite, soit au fond du puits ne l'empêche pas de penser sous l'idée de vérité, de porter un regard authentique sur ce qui l'entoure, et de se forger, par le biais d'une méditation attentive, un certain nombre de *convictions vécues* qui, bien que théoriquement évolutives, ne devraient guère évoluer en pratique. Le travail propre du philosophe est de poursuivre sans cesse l'enquête, tentative toujours recommencée, recherche infinie, qui porte fruit avec le temps : ce sont les convictions vécues qui donnent sens au travail d'une vie. Veut-on des exemples de convictions vécues que partage Marcel Conche ? Le déni de la signification de Dieu à partir d'une critique philosophique qui montre que le mot « Dieu » n'est pas un mot du langage philosophique, ou le refus de la notion de Providence divine à partir d'une analyse de la souffrance des enfants pensée comme mal absolu, ou bien encore la conscience très vive de l'adéquation entre la Nature et la totalité du réel. Mais aussi le pacifisme, le caractère injustifiable en droit de l'avortement, l'acceptation du suicide, convictions sur lesquelles *Le Fondement de la morale* fait le point en tentant de les justifier.

Certes, il s'agit là de certitudes *de facto*, non *de jure*, mais il n'en reste pas moins qu'elles ont acquis le statut de la certitude pour celui qui les a formulées, et qu'elles valent absolument pour lui, et lui seul. Ce qui fait que le scepticisme, point de départ méthodologique et épistémologique de la pensée de Conche, n'en est pas le dernier mot, car le scepticisme ne vaut plus à l'égard des convictions

1. Marcel Conche, « Montaigne », dans Denis Huisman (dir.), *Dictionnaire des philosophes*, Paris, PUF, 1984, p. 1846.

2. Pascal, *Pensées*, fragment 385, Le Guern (Lafuma 406 ; Brunschvicg 395), dans *Œuvres complètes*, Paris, NRF-Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, vol. 11, p. 673.

du philosophe mais seulement de la possibilité de les faire accepter par autrui car, en métaphysique, les preuves manquent et tout regard philosophique est singulier. Ce qui fait que le pouvoir de convaincre autrui est toujours, en philosophie, *aléatoire*, puisque deux regards peuvent tantôt être convergents, tantôt divergents. La limite ultime de la « vérité » du philosophe est l'évidence, qui ne vaut que pour lui. Elle est à jamais singulière, et ce même si sa prétention est universelle. C'est d'ailleurs cette prétention qui permet d'éviter à la fois les écueils du relativisme et du solipsisme puisqu'elle sous-entend qu'en droit l'universalité de la raison indique la voie possible d'un consensus même si, en fait, la faiblesse du rationnel face à l'affect n'invite guère à l'optimisme. Ce pourquoi la philosophie ne peut se contenter d'être uniquement un regard, elle doit être aussi un projet.

Porter un regard sceptique sur le monde, proposer une vision ouverte du philosophe sur le plan de la méthode, de l'épistémologie ou de l'ontologie, ne conduit pas à l'inaction ou à l'aphasie. S'éloignant de l'enseignement radical d'un Pyrrhon pour qui tout était indifférent, incluant par là morale, politique et esthétique, Marcel Conche se met à l'abri des critiques triviales du pyrrhonisme. C'est aussi que le monde présent n'est plus celui de Pyrrhon, et que l'indifférence et le repli sur soi paraissent actuellement inconciliables avec la vision des malheurs du monde que les moyens modernes de communication nous exposent sans relâche. Le philosophe ne peut pas être insensible aux bouleversements de l'histoire qui sont responsables de l'état du monde qui est le sien, et ne pas en tenir compte. Si le scepticisme est l'horizon actuel de la philosophie, comme le pense Conche, et comme je le crois volontiers, il ne prêche en rien en faveur du relativisme ou du nihilisme mais, pétri de lucidité et de courage, il exige plutôt, selon la belle formule d'André Comte-Sponville, de penser l'universel, singulièrement.

Sébastien CHARLES,
Université de Sherbrooke.